

Quel monde voulons-nous ?



Mercredi 6 juin 2018 – centre Saint-Augustin
Soirée publique d'information « états généraux de la bioéthique, comprendre les enjeux »

Intervention du Père Eric Molina
Vicaire général du diocèse de Saint-Etienne
Responsable du pôle éthique diocésain

1^{ère} Partie : problématiques générales

A travers ces situations éthiques deux conceptions de l'homme apparaissent :

- L'une privilégiant l'autonomie de l'individu, sa liberté de décision, sa maîtrise de la vie,
- L'autre davantage centrée sur la notion de personne humaine, ouverte aux autres et à la transcendance.

Dignité et indignité

Si auparavant, l'on soignait le patient au nom de l'amour de l'humanité, aujourd'hui c'est « au nom du respect de sa dignité ». C'est au nom de la dignité que l'on va plaider pour l'euthanasie ou que l'on va s'élever contre.

Ce concept est donc désormais frappé d'une inquiétude puisque certains invoquent la dignité pour réclamer de mourir, en raison de la dégradation et de la dépendance, ce qui a pour conséquence de remettre en cause la dignité des autres personnes qui sont prises dans les mêmes dépendances.

Arrêtons-nous un instant sur la notion de dignité. Qu'est-ce qui fonde la dignité ? Qu'est-ce que l'homme ? Qui peut mesurer la dignité d'autrui ?

L'approche subjective, sur fond de maîtrise et d'autonomie exaltée, ne suffit pas. Cette approche, en effet, fonde le sujet humain sur ses actes et ses projets. Mais l'homme ne saurait être défini que par la somme de ses actes (existentialisme). Sinon que devient celui qui ne peut plus agir ?... De la même manière, la reconnaissance accordée par chacun à autrui ne permet pas de fonder la dignité. Nous existons en dehors de tout regard de l'autre.

Dans cette approche, toute vulnérabilité ou grande dépendance est alors insupportable. Une dignité subjective se manifeste donc par un ressenti de ce qu'elle est, un ressenti qui peut devenir tyrannique.

La dignité objective est liée à l'être même de l'homme. On dira qu'elle est de nature ontologique.

C'est l'affirmation qu'il suffit d'être homme pour être digne. « **Tout homme est un homme** » dit un proverbe africain.

C'est la vulnérabilité, et cette imprévisibilité au cœur de l'humain qui viennent alors signer cette part non négociable de la dignité et apparaissent comme une épiphanie de l'humanité en chaque vie singulière.

Vivre son agonie se rangerait volontiers alors du côté de la dignité objective, alors que plaider pour l'euthanasie s'associerait probablement plus à la dignité subjective.

Consentement et maîtrise

Consentir, « c'est acquiescer à la nécessité ». C'est donc un mouvement de la volonté qui nous permet d'accueillir le réel tel qu'il est. La volonté nous fait buter sur le réel, la nécessité qu'elle ne peut changer.

Notre dignité se fonde dans ce consentement au réel. Bien sûr cela provoque une tension mais cette tension est le signe même du déploiement de notre liberté.

Consentir c'est prendre sur soi, assumer, faire sien. Le consentement est une conversion d'impuissance qui paradoxalement réintroduit la liberté humaine et par-là même redonne à l'homme sa dignité.

La maîtrise, au contraire, conduit à une autonomisation excessive de la conscience. Cela produit un individu monstrueusement bardé de ses droits et obsédé de son image à donner. Un certain nombre de demandes d'euthanasie (« je ne suis plus digne de vivre ») disparaîtraient si l'on était moins soucieux de l'image de soi donnée aux autres. La culture narcissique et affective actuelle est le terreau des demandes d'euthanasie et de suicides assistés.

La vie spirituelle qui apprend que « Dieu ne juge pas sur les apparences » (Is 11,3) et que « l'homme intérieur peut continuer à croître quand bien même l'homme extérieur s'en va en ruine » (2 Co 4,16) peut être là d'un secours considérable.

2^{ème} partie : enjeux éthiques sur la fin de vie et la PMA

Enjeux éthiques sur la FIN de VIE

Particulièrement aujourd'hui, il est important de penser les conséquences sociétales de la mort qui est certes une réalité intime mais pas une propriété privée. Cela vient questionner la pauvreté symbolique de notre société.

En effet, la mort prochaine vient révéler notre fragilité fondamentale, notre **vulnérabilité ontologique**. Elle nous invite à la démaîtrise, à l'abandon jamais simple.

1/ L'angoisse de solitude et d'abandon est au cœur de la fin de vie : c'est une réalité impensable au sens propre du terme, c'est-à-dire que la pensée ne peut l'appréhender.

Nous sommes face à une tentative de maîtrise et de négation de deux réalités : l'heure de la mort (euthanasie) et la réalité de la mort (l'acharnement) : dans les deux cas, il y a une attaque de la solitude qui est constitutive de l'humain. Véronique Margron nous fait remarquer que la racine est la même dans SOL et SOLITUDE à savoir le fondement de toute vie authentiquement humaine.

Que va-t-il se passer alors si l'on supprime tout espace humain où cette peur de la solitude pourrait s'exprimer ? Résout-on un problème en déchirant l'énoncé ?

L'euthanasie et le suicide assisté font des promesses intenable : faire l'économie de cette peur.

2/ Le rapport au temps et l'entretien social

- Le rapport au temps

Nous sommes dans une société qui désinsère et qui assiste jusqu'à vouloir assister le suicide tout en critiquant paradoxalement l'assistantat social...

Le temps de la fin de vie est perçu comme un temps inutile, une attente insupportable, qu'il est urgent d'abrégé.

Le mourant est considéré comme un « vivant jusqu'à la mort », pour reprendre l'expression de Paul Ricœur.

Le temps qui reste à vivre au malade n'est pas a priori vide et inutile. Il peut au contraire être le temps du consentement à sa fragilité, le temps du récit de sa vie. Evacuer la fin de vie, l'agonie, comme moment de notre histoire peut nous rendre incapable, insensible à accueillir dans la vie les dons du hasard et de l'inattendu... Les chrétiens appellent cela la GRÂCE.

L'enjeu est ici de préserver le droit de chacun à élaborer le récit de sa vie pour une action de grâces. Et cela demande du temps... Le PATIENT : quelqu'un qui souffre et quelqu'un à qui il faut beaucoup de patience.

Idem PMA : le récit de vie ne pas plus s'inscrire dans le lien sexualité-fécondité.

- L'entretien social

Il n'est pas bon que l'homme soit seul dit la Bible. Cette parole est d'abord anthropologique et non pas religieuse.

La tentation c'est d'affirmer du sujet humain qu'il n'a de comptes à rendre à personne quant à l'usage qu'il fait de son corps, de son intelligence, de son affectivité. Prôner le droit au suicide, c'est prôner le droit de quitter l'ENTRETIEN SOCIAL dans lequel le sujet est entré, qu'il le veuille ou non, le jour de sa conception. C'est un acte d'une grande violence sur le plan sociétal.

Nous sommes tous en vie parce que d'autres se sont battus pour rester en vie dans notre histoire personnelle, familiale ou sociale. C'est cela l'entretien social. Décider de poursuivre cet entretien dans lequel nous avons été mis, dit X. Thévenot, c'est bien la décision éthique majeure de toute vie humaine. C'est pourquoi la question de l'euthanasie dépasse, de loin, des problèmes interpersonnels entre malades et soignants. Elle engage au plus haut point la société et ses institutions. L'opinion selon laquelle « ma mort m'appartient » n'est donc pas une opinion respectable » va jusqu'à dire JM Gueulette directeur du CIE de Lyon !!

3/ La question du DON dans l'AGONIE

Nous sommes dans la grande illusion de pouvoir évacuer toute souffrance y compris psychologique et existentielle.

L'éthique chrétienne est transgressive par amour en osant dire que là où l'on pense isolement devant la maladie et l'agonie il est possible de penser communion. Elle ose transformer l'absurdité apparente d'une situation en un moment sensé de l'histoire de la personne.

L'agônia, en grec, signifie la lutte, le combat, un terme guerrier, entre l'être et le non être. L'agonie est un processus inéluctable dans lequel nul ne s'engage volontairement, mais qui reste un passage obligé dans lequel nous sommes entraînés de force. La mort, dans l'agonie, tisse son avènement dans le monde en s'inscrivant dans notre chair souffrante.

L'agonisant n'a-t-il vraiment plus rien à donner ? Regardons l'audacieuse espérance d'un condamné à mort qui lui demande, à lui le Christ crucifié impuissant de lui donner encore quelque chose.

Nos proches agonisants en fin de vie peuvent nous donner ce surcroît d'humanité en nous renvoyant à une conscience plus aigüe de notre finitude, conscience qui nous donne d'être davantage homme ou femme en nous inscrivant dans l'urgence d'aimer.

Ce don de l'agonisant n'est plus puisé dans sa puissance d'agir et d'exister mais dans sa faiblesse même. La réciprocité du lien demeure se réfugiant, à l'heure de l'agonie, dans le murmure partagé des voix ou l'étreinte débile des mains, de l'ordre de l'accompagnement. **Dans la liberté aussi de laisser partir celui ou celle qu'on aime en le lui disant...Savons-nous donner congé à celui qui va mourir ?** Rituel carolingien IXème siècle.

Enjeux éthiques pour la PMA

Rappelons qu'une intention bonne ne suffit pas à justifier éthiquement une conduite...

Si l'amour est évidemment nécessaire à l'enfant, il ne suffit pas : l'enfant a besoin de connaître son origine, son histoire, l'histoire de sa conception... Comme il a besoin de référents pour grandir : l'amour est bien tout-puissant, à l'image de l'amour de Dieu mais ne fait pas tout s'il est perçu en termes purement affectifs, contrairement à ce qu'on entend trop souvent.

Le pédopsychiatre Winnicott disait d'ailleurs, certes de manière provocatrice : « ce n'est pas d'amour dont l'enfant a besoin, mais de parents » ! Il incluait bien sûr la dimension affective dans la fonction de parents, mais il insistait par-là sur l'importance, fondamentale aussi, d'autres besoins dépendant du père et de la mère. Le psychiatre et psychanalyste Pierre Lévy-Soussan est encore plus explicite : « l'éducation et l'amour ne suffisent jamais à compenser les carences symboliques et réelles d'un père ».

Il ne s'agit pas là de mépriser l'amour mais bien de saisir que le cadre symbolique (un père une mère connue) demeure fondamental et permet justement l'expression d'un amour juste.

Bien vécu l'acte sexuel, origine de la fécondation, est un acte de remise partielle de soi au corps et à la tendresse de l'autre. C'est un don plein d'abandon. Est-il vraiment neutre de ne pas être conçu directement de cet acte de remise de soi ? Quelle conséquence sur la liberté personnelle par la suite ?

Est-il vraiment sans risque de priver l'union conjugale de sa perfection propre : la fécondité et de dissocier les fonctions de l'amour : affection, plaisir, fécondité.

La vie est un don non pas un dû. Chaque matin nous recevons cette vie et nous n'y sommes pour rien. Tout n'est pas immanent en l'homme : il existe en lui un autre que lui-même, un ailleurs qui le constitue et dont il se reçoit. Le sujet humain advient comme le surgissement de cet autre en soi.

L'homme n'est pas à lui-même sa propre origine. Il y a de l'insaisissable dans l'humain sous forme d'altérité. Cette altérité nous indique que la vie nous est confiée, qu'elle ne nous appartient pas, qu'elle est de l'ordre du don, de l'ouverture à l'autre, à la transcendance.

On peut être un homme accompli sans enfants.

Les limites sont à accueillir, non pas comme contraintes mais comme bornes permettant le déploiement de la vie. Elles évitent le vertige du vide à combler.

Conclusion

La question : y a-t-il encore une place pour le don et pour l'accueil d'un ailleurs, d'un autre dans notre culture du projet, du développement personnel, de l'immanence ?

Quelle place pour la gratuité, cette gratuité que nous avons accueillie dans notre vie, par amour, et que Dieu offre à tous ?

Face à toutes les tentatives d'auto-engendrement actuelles (le transhumanisme en est une illustration avec le risque d'avoir des personnes déterminées et des non-déterminées) la gratuité devient le défi moderne. Maintenir cette gratuité constitue ce défi. Les chrétiens doivent particulièrement le relever car ils croient en un Dieu, celui de Jésus Christ, qui aime l'homme sans condition, sans mérite de sa part...

Et puis il arrive un moment où il faut faire silence pour accueillir la vie dans son cri le plus profond. Sur la croix Jésus dit : « j'ai soif ». Face à ce cri qui se fait solidaire du cri de tous les êtres qui, de par le monde, sont crucifiés et meurtris, abandonnés de tous, humiliés et torturés, enfants non encore nés, personnes en fin de vie, migrants ballotés au gré des conflits politiques ou des misères économiques, il n'y a plus place pour le discours mais pour l'action. Aucune réflexion éthique ne peut remplacer l'action, y compris politique bien sûr, et aussi la prière silencieuse paradoxalement.

Notre dignité humaine c'est précisément ce mouvement irrépressible qui nous fait nous lever et entrer en résistance pour dire notre foi en l'homme, créé à l'image de Dieu, un homme à protéger, à promouvoir, à accueillir dont le mystère ne cesse de nous dépasser.

Ainsi parle Denis VASSE :

« L'Eglise est toute entière fondée sur l'irruption d'une Parole qui n'a d'autre effet que de libérer l'homme de l'idée qu'il se donne de lui-même ».